



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

Les fonds noirs sont de mode sur toute espèce de tissus : cachemire, chaly, mouseline de laine, ont été imprimés dans cette nuance. Aujourd'hui une étoffe mince, appropriée à l'été, et qui convient parfaitement aux toilettes de campagne, se trouve chez M. Brousse (à la Caravane, rue Richelieu). Ce sont des jaconas très-fins, fond noir, sur lesquels sont semées ou s'entrelacent des branches de roses avec leurs fleurs et leur feuillage. Ces fleurs sont variées; elles forment colonnes, houquets, ou sont ramagées; l'effet charmant du rose et du vert sur les fonds noirs, rend toujours cette étoffe une des plus jolies fantaisies de la saison. Dans ces mêmes magasins est réuni un charmant assortiment de toutes les nouveautés. — Nous rappellerons aussi que c'est là que se trouvent les schalls travail cachemire, sans envers, de la fabrique de Sèvres. Ce riche et beau tissu fait trop d'honneur à notre industrie pour que nous ne nous

empressions pas de le rappeler autant comme succès national, que comme un nouvel élément de nos modes.

— Les foulards ont une vogue trop prononcée pour que nous n'ayions point distingué ceux qui se trouvent en ce moment dans les magasins de M<sup>me</sup> Nancy (rue de Grammont, vis-à-vis la rue Ménard). Le bon goût des dessins et la vivacité de leurs nuances en font des robes charmantes. Les fonds noirs, bruns ou gros vert, fleurderisés de toutes couleurs, ou à colonnes, sont les plus habillés. Pour peignoirs, on emploie des foulards à petits dessins semés, d'une ou de deux couleurs seulement. — On en voit aussi à palmes ou à rosaces qui se trouvent sur des fonds à carreaux ou à lignes alternativement blancs et d'une couleur foncée.

— On porte en toilette des robes en mousseline, brodées en laine cachemire d'une seule nuance. — On a fait dernièrement, pour une petite soirée, une robe en organdi semé de branches de lilas; les manches courtes, relevées en dedans par



un ruban lilas qui remontait se nouer au défaut de l'épaule, et dont les bouts flottaient sur les manches; le corsage drapé, retenu au milieu de la poitrine par un nœud lilas, et terminé au bas de la pointe du devant par un nœud. Pour coiffure une branche de lilas. Des gants longs en maille de soie blanche à jour, comme on fait les mitaines.

— Pour toilettes de promenade on voit des robes en moire ou en chiné, ayant des pèlerines garnies d'une ruche découpée en étoffe pareille à la robe.

— Toutes les nuances grises sont de plus en plus à la mode. Une très-jolie toilette négligée est une redingote en gros d'été ou moire gris-perle, garnie sur les deux devans du jupon et autour de la pèlerine, d'une dentelle noire. Ce costume, qui semble un peu petit deuil, est très-bien porté.

— Notre dernier modèle représentait une des plus gracieuses toilettes qui aient été vues à l'Opéra depuis la fin de l'hiver. Rien ne sied mieux que la dentelle noire sur les robes en mousseline de soie rose, jaune ou bleue; le volant placé au bas de la robe est tout-à-fait à la mode pour ce genre de costume.

— Un joli chapeau en mousseline claire, doublé en rose, était orné d'un pavot rosé placé sur le côté de la passe.

— Un autre chapeau en tulle brodé en application, doublé en soie paille, orné d'un bouquet d'œillets de différentes nuances.

— Des capotes en mousseline doublée, sont garnies d'un demi-voile en point d'Angleterre.

— Les chapeaux en paille d'Italie sont peu nombreux; cela tient à la difficulté de donner au fond la forme étroite et pointue qui est de mode cet été. Cependant les plus fameuses modistes savent remédier à cet inconvénient, et donnent beaucoup de grâce aux pailles lorsqu'on veut les sacrifier.

— Sur les chapeaux de paille, les

plumes couleur paille sont préférées à toute autre.

— Sur une capote de paille de riz, une touffe d'œillets et de ruban de gaze à la jardinière fait une charmante garniture.

— Les hommes continuent à porter des redingotes en velours pour costume de cheval et de campagne.

— Ils ont aussi de nouveaux chapeaux qu'on nomme à la *Lovelace*; ils sont très-bas de forme, à grands bords cintrés.

— Les habits bleus, à boutons d'or guillochés, sont toujours à la mode. On en voit aussi en drap vert, avec boutons pareils et collet de velours noir.

— Quelques habits sont taillés à l'anglaise et à revers à pointes aiguës; les autres à revers carrés et pouvant se boutonner jusqu'au bout.

— On voit encore des chapeaux pointus comme un pot de fleurs renversé et à bords plats, et des habits à la *république*; mais ces modes sont plutôt l'expression des opinions de ceux qui les portent, que le témoignage de leur goût.

## SOUVENIR

### D'UN VOYAGE INÉDIT EN ALSACE.

(SUITE.)

Je m'avançai, et à voix basse je l'appelai. Elle me tendit la main; je la saisis. Le regard touchant d'Hélène semblait exprimer qu'elle avait quelque plaisir à me voir; mais, comme elle, je ne pus proférer une seule parole; je crois que, comme elle, je pleurais. Ce silence dura quelques minutes; enfin elle me dit :

« Je suis contente de vous avoir vu. »

Elle se tut un instant, puis elle reprit :

« Ne vous rencontrerai-je pas dans Paris? »





— Peut-être, lui dis-je.

— Quel bonheur ! » répétâmes-nous ensemble. Je continuai :  
« J'aurais voulu, Hélène, conserver de vous une légère marque de confiance, une preuve de celle que vous m'avez accordée.

— Je l'aurais bien voulu, répondit-elle, mais je n'ai rien. »

Elle se leva ; je la regardai, et détachai en silence le plus petit des balais du faisceau qu'elle tenait, travaillé par elle.

Je lui passai au doigt un petit diamant que je tirai du mien.

« C'est un échange, lui dis-je, et un souvenir. »

Et sans qu'elle s'en aperçût, je glissai un louis dans sa poche.

Elle regarda la bague, sourit, et de ses lèvres s'échappa ce mot terrible : *Adieu*.

Oh ! quel effet il produisit sur moi ! je crois le sentir encore. Je regardai la terre, puis la jeune fille... et mes lèvres avaient effleuré ce front brillant et pur.

J'avais porté ma main sur mes yeux ; quand je la retirai, elle n'était plus là !

Je crus sortir d'un songe ; je repris lentement le chemin de la ville. Bientôt le bruit de pas précipités se fit entendre près de moi, et je vis un jeune homme d'une figure intéressante, marchant avec une telle vitesse, que ses pieds touchaient à peine la terre, et plus prompt que l'éclair, ma pensée se reporta sur l'ami d'Hélène.

« Jeune homme, lui dis-je, où courez-vous ainsi ? »

Il paraît que j'avais prononcé ces mots d'un ton qui dévoilait ma pensée, car il fixait sur moi un regard expressif.

« Est-ce que vous l'auriez vue ? » me dit-il.

Et tout en lui indiquait l'inquiétude ; il était impossible de se méprendre.

« N'allez pas plus loin, repris-je ; elle n'est plus là, la jeune fille aux cheveux blonds, aux regards si doux. Elle est déjà bien loin, vous ne pourrez pas la rejoindre. »

Le jeune homme parut accablé, il baissa vers la terre ses longues paupières noires ; d'une main il s'appuya sur une baguette qu'il tenait, de l'autre il releva sur son front les boucles d'ébène qui le bordaient, puis d'une voix basse : « Je ne lui ai pas dit adieu, » murmura-t-il, et sa pensée s'arrêta là.

« La pauvre enfant ! m'écriai-je, n'avait-elle pas assez de son chagrin ! pour quoi l'augmenter encore par votre présence ! plus on est entouré d'objets aimés et plus la séparation est cruelle. Elle aura pleuré pour vous, mais du moins elle n'aura pas vu couler vos larmes.

— Vous avez raison... je retourne au village... consoler sa mère... sa triste mère. Tous les matins avant le lever du soleil, tous les soirs après son coucher, j'irai revoir cette vieille croix où je l'ai embrassée peut-être pour la dernière fois ! »

Cette pensée parut l'attrister profondément ; il me tendit la main ; je lui donnai la mienne, il la serra ! La douleur donne de la confiance ; on eût dit qu'il me connaissait depuis long-tems. Il s'éloigna par le sentier, en se tournant souvent de mon côté.

Le soir même je quittai la ville pour achever de parcourir l'Alsace, et huit jours après j'étais à mon tour sur la route de Paris.

Dans cette immense capitale où l'on ne remarque que l'habit, l'opulence ; où le mérite indigent se trouve pour ainsi dire refoulé par la richesse orgueilleuse ; il est rare de distinguer la vertu ignorée parmi cette foule tumultueuse. Je pensais souvent à ma charmante Alsacienne. En vain mes regards se fixaient sur toutes celles que je rencontrais errantes au seuil des plus magnifiques hôtels. Je ne retrouvais pas sur la figure de ces jeunes filles, cette candeur, cette ingénuité, ce miroir de la vertu que je n'avais rencontrés que sur le visage de la sensible Hélène.

De graves occupations me distrayaient souvent de son souvenir ; mais lorsque



débarrassé d'un monde importun, je me retirais seul dans mon cabinet, je ne voyais plus les dorures dont ma cheminée était ornée, mais seulement le petit balai que j'avais pris à la pauvre jeune fille, et que j'avais placé sous un globe de cristal, au milieu de mes vases chinois, de mes candelabres de bronze, et ce contraste plaisait à mon cœur.

« Si je pouvais la revoir ! me disais-je. Oh ! je veux retourner dans cette contrée délicieuse où j'ai connu cet ange de douceur et d'infortune. »

Tous les jours j'allais me promener sur les boulevards où ces Alsaciennes affluent ordinairement. Je m'arrêtai à chaque petite marchande de balais... Ce n'était pas elle.

Un jour, obsédé de la foule qui circulait dans cette longue promenade, je pris au hasard une petite rue qui y aboutissait ; bientôt je me trouvai près d'un bâtiment en construction où l'on ne travaillait pas en ce moment, et j'aperçus deux jeunes filles assises sur une longue pierre. J'étais derrière elles, je ne pus voir leurs traits, mais je reconnus la voix de l'une d'elles, coiffée du petit bonnet bleu... J'écoutai.

« Que tu es heureuse ! disait la douce voix, que tu es heureuse, Marie, de retourner dans ton pays, dans ta famille ! »

— C'est que je ne suis pas ambitieuse comme toi, Hélène ; je ne gagne rien ici, et je m'ennuie. J'aime mieux retourner chez mes parents, tout pauvres qu'ils sont. Ils ont cru bien faire en m'envoyant dans cette grande ville, mais moi je suis déçue à travailler comme eux, plutôt que d'errer dans les rues ainsi que je le fais depuis deux ans.

— Moi aussi, j'avais cru qu'à Paris l'or venait récompenser avec usure des fatigues et des ennuis qu'on y éprouve. Je commence à voir que je puis m'être trompée. Pour l'indigence, c'est un séjour de malheur, et surtout pour l'indigence étrangère. Mais je veux encore prendre patience, et rester ici trois ans ainsi que

je l'avais projeté. Hélas ! encore plus de deux années de peines !

— Oh ! Hélène, je crois que tu te plains bien à tort, car si ton commerce te fait peu gagner, il me paraît cependant que la fortune t'arrive de quelque autre côté.

— Comment ?

— N'est-ce pas un diamant que je te vois au doigt ?

— Oui.

— C'est bien joli. Qui te l'a donné ?

— C'est un souvenir.

— Ah ! c'est un souvenir !... »

La jeune Marie avait dit ces mots d'un ton qui me fit frissonner, sans que je pusse en deviner la cause. Il paraît que la douce Hélène n'avait pas fait attention à la manière malicieuse et ironique dont ces derniers mots avaient été prononcés, car elle reprit :

« Marie, ne dis pas à ma bonne mère que je pleure tous les jours, cela lui ferait trop de peine, et peut-être m'ordonnerait-elle de revenir... mais essaie de lui persuader que je me suis accoutumée à vivre loin d'elle... et puis tu embrasseras pour moi mes frères, mes sœurs... et cette tendre mère... ce pauvre père... »

— Sois tranquille. C'est là tout ?

— Pour Antonin... »

Elle prononça ces mots avec timidité, et baissa la tête.

« Je sais ce que j'ai à lui dire, » répondit Marie.

Je ne pus retenir un mouvement d'effroi involontaire, car le ton de la jeune fille était encore plus malicieux que dans la première phrase qui m'avait fait trembler. Il me semblait la voir retenant un sourire caustique, et lançant sur sa triste compagne un regard scrutateur. Celle-ci paraissait souffrir ; alors Marie l'entraîna. Quand je voulus les suivre, elles marchaient très-vite, elles étaient déjà loin.

Peu de semaines après, une affaire importante m'appela à Londres, et, contre mon attente, je fus obligé d'y séjourner deux années entières. Hélène n'occupait



encore, mais seulement dans les instans où ma pensée était vide de toute autre idée. Quelquefois je me reprochais cette espèce d'oubli; mais après tout, cette jeune fille n'avait d'autre droit à mon souvenir que celui de l'ascendant de la vertu. Ma patrie, ma famille, mes amis dont j'étais séparé, ne devaient-ils pas m'être plus chers? Je les revis pourtant, et je ne revis plus Hélène.

La révolution de juillet était survenue. J'y avais vu périr un de mes plus intimes compagnons d'enfance, un de ces amis de cœur que l'on ne remplace jamais, et, triste, malade, fatigué des troubles qui désolaient la capitale, je résolus de changer de lieu, d'abandonner pour quelque tems ce théâtre de calamités, d'aller respirer dans des contrées lointaines un air qui ne fût pas infecté de divisions politiques, de plaintes, de murmures, et l'Alsace se présenta de suite à ma pensée. Les trois années sont écoulées, j'y veux retourner, je veux revoir Hélène.

Je partis, et lorsque j'aperçus de très-loin les grands arbres de cette vaste forêt où je l'avais connue, lorsque j'arrivai près de ce sentier où elle s'était séparée de sa famille, au bord de ce fossé où nous avions échangé les gages du plus pur souvenir, lorsque je distinguai cette pointe aigue du clocher du village, j'éprouvai un saisissement, un vague dans mes pensées, dans mes espérances.

Je demandai vainement de ses nouvelles dans la ville où je m'étais arrêté; on ne la connaissait pas. Alors, un peu reposé, je pris le parti de me rendre au village, et pour y arriver il me fallait traverser la forêt et revoir la vieille croix.

A mesure que j'en approchais, ma tristesse augmentait; pourtant elle se calmait par momens. Alors je croyais voir celle que je cherchais; il me semblait la voir venir à moi, le sourire sur les lèvres, le bonheur dans ses beaux yeux bleus; elle me parlait, me montrait ma bague... puis tout-à-coup ce prestige disparaissait, je

me voyais dans sa chaumière, et pleurant avec sa mère désolée!... Je m'arrêtais à tout ce que renfermait cette pensée; je cherchais à l'éloigner, elle revenait sans cesse.

A la place où j'avais connu la jeune fille, je ne trouvai qu'un vieillard aux cheveux blancs, aux yeux creux, au teint livide et ridé. Il coupait et ramassait des fagots de bois. Je m'avançai vers lui, et avec un tremblement dont je ne fus pas maître, je lui demandai Hélène.

« Vous la connaissiez? me dit-il avec une morne expression.

— Oui, répondis-je, mais il y a trois ans passés.

— Trois ans! Ah! que de choses se passent en trois ans!

— Je le vois, bon vieillard; vous pouvez satisfaire ma curiosité. Ah! si vous connaissiez tout l'intérêt que je porte à cette pauvre enfant!

— Alors, monsieur, vous l'avez connue malheureuse, elle ne l'est plus; Dieu maintenant l'a récompensée de toutes ses vertus. Elle revint au village, toujours digne de ses bontés, mais toujours aussi peu fortunée. Une de ses compagnes l'avait précédée ici; elle apprit à tout le hameau qu'Hélène portait à son doigt un anneau auquel elle paraissait attacher un grand prix. Elle ajouta qu'il fallait qu'un grand motif la retint à Paris, puisque malgré le dénuement où elle semblait être, elle voulait y demeurer encore. Ce faux rapport fut un trait de lumière trompeur aux yeux d'Antonin. Il venait de tirer, de tomber au sort, il allait partir; il pouvait, sous quelque prétexte, attendre le retour d'Hélène qui devait avoir bientôt lieu. — Ne compte pas, lui dit son père, ne compte pas, mon fils, sur ce pénible retour; celle qui a pu oublier l'ami de son enfance, ne lui sacrifiera pas le peu de bien qu'elle aura amassé, Dieu sait, peut-être, par quels moyens. Je voudrais pouvoir te conserver près de moi; ma douleur est horrible en t'éloignant, mais il me manque



une partie de la somme qui seule pourrait te retenir sous le toit paternel..... et ce n'est pas Hélène...

» Antonin ferma la bouche de son père, en s'écriant : Ne me parlez plus d'elle !

» Il partit, le pauvre jeune homme, et le jour même où Hélène était dans les bras de sa famille, nous apprenions le sort de son fiancé.

» Accablé de sa peine, de ses regrets, parti dans une saison rigoureuse, avec une santé affaiblie, dès que ses yeux n'avaient plus aperçu ses montagnes, son village, ils n'avaient plus versé de larmes, et s'étaient fermés pour toujours.

— Et Hélène? dis-je faiblement, tremblant d'apprendre un malheur.

— Elle nous a détrompés, la pauvre enfant!... pleurant jour et nuit...

— Ah! n'achevez pas! » m'écriai-je.

Le vieillard baissa la tête; je crois que des larmes roulèrent dans ses yeux, et moi, moi? je n'en pouvais verser; j'étais appuyé contre un arbre; elle était glacée la main qui soutenait mon front brûlant! Hélas! n'étais-je pas, à n'en pouvoir douter, la première cause de tant de maux, par mon funeste présent à l'innocente jeune fille! Oh! quelles réflexions! quel moment!

« Où est-elle? demandai-je enfin avec un pénible effort.

— Pas bien loin.

— Où donc?

— Là!... » me dit le vieillard en m'indiquant du doigt un endroit de la terre fraîchement remué, en forme de tombe, au pied de la vieille croix.

« Là!... » répéta-t-il en élevant ensuite ce doigt vers le ciel.

## BELLE GARDE,

OU L'ENFANT INDIEN ADOPTÉ, histoire canadienne traduite de l'anglais, avec une préface, par M. Philarete Chasles. (Extrait du *Siècle*.)

Depuis le malheureux traité de 1763, qui abandonna le Canada à l'Angleterre, la France a oublié presque complètement que ce beau pays lui a appartenu, et conserve encore des traces profondes de ses lois et de ses usages. Les Canadiens seuls se souviennent qu'ils étaient Français jadis, et par un sentiment admirable et touchant à la fois ils ont, jusqu'à ce jour, opposé une force d'inertie invincible aux efforts que leurs maîtres actuels ont faits pour leur faire oublier leur première origine. Religion, langage, mœurs domestiques, ils ont tout préservé de l'influence de leurs vainqueurs, en évitant de s'allier avec eux. Cette noble fidélité à la patrie primitive, conservée inaltérable depuis bientôt trois quarts de siècle, doit nous rendre ce peuple particulièrement cher, et il est bien à regretter que toute relation ait pour ainsi dire cessé entre lui et nous. Rien n'est plus rare que de voir un voyageur français aborder au Canada, et nos navires ont tellement désappris la route du fleuve Saint-Laurent, que depuis quinze ans on n'en compterait peut-être pas six qui y aient été expédiés directement de nos ports. Nous ne savons de cette contrée perdue à jamais pour nous que ce que les propriétaires actuels veulent bien nous en apprendre. C'est dans les récits des *Tourists* anglais que nous pouvons apprécier toute l'étendue de la perte que nous avons faite.

Le Canada, que nous nous représentons généralement comme un pays peu fertile, soumis à un long et rigoureux hiver, est, par sa position géographique, par le fleuve immense qui le parcourt, par ses lacs semblables à des mers, par son sol encore vierge, une possession plus importante que la partie des Antilles que nous possédons encore. Son climat s'est singulièrement adouci depuis que ses forêts se sont éclaircies sous la hache; les saisons s'y



succèdent avec régularité, sans connaître aucun de ces caprices qui en Europe les font empiéter les unes sur les autres. Aux horreurs d'un hiver qui couvre pendant quatre mois la terre de plusieurs pieds de neige, succède en peu de jours une féconde chaleur qui ne se dément pas, jusqu'à ce que l'automne ramène de nouveau les frimas. La nature y est grande et majestueuse comme dans toute l'Amérique, et les forêts rappellent par leur caractère imposant celles des régions intertropicales. On sait le parti qu'a tiré Cooper des beautés analogues des États-Unis; la triple population du Canada n'est pas moins favorable aux pinceaux du romancier; l'une avec ses souvenirs et ses regrets, luttant pour conserver son caractère originel; l'autre maîtresse de celle-ci et lui commandant sans parvenir à gagner son affection; et à côté de ces deux élémens opposés, les débris de la population indigène, s'éclaircissant chaque jour et condamnés à disparaître bientôt sans retour.

L'auteur de *Bellegarde* n'a pas embrassé son sujet sous ce point de vue, et a renoncé volontairement à la riche source d'émotions où il pouvait puiser sans crainte de la voir tarir. Son ouvrage est un épisode assez vulgaire et qui paraît fondé sur un fait réel, du moins à ce qu'il nous assure. Voici en peu de mots de quoi il s'agit : Le baron d'Argenteuil, vieux noble de l'ancienne roche, bon et respectable, habite ses vastes domaines, près du lac des Deux Montagnes, en compagnie de sa sœur Belrose, sa fille Mathilde, le père Leclerc, son chapelain et ses domestiques. Bellegarde, avec l'enfant canadien adopté, fait partie de la maison sur un pied intermédiaire entre les gens de service et la famille du baron. Celui-ci invite Eustache de Courcy, jeune officier anglais dont il a fait la connaissance à Montréal, à venir passer quelques jours chez lui. Le jeune homme, comme on le pense bien, n'est pas insensible aux charmes de la jeune Mathilde, et parvient facilement à lui plaire. Mais

Mathilde est promise à son cousin Bertinval, mauvais garnement qui a dissipé sa fortune en folies, et qui ne voit dans la possession de sa cousine que le moyen de s'emparer des grands biens du baron d'Argenteuil. Ne pouvant obtenir le consentement de la jeune personne pour l'épouser, il séduit le baron par une apparence hypocrite de vertu, et se fait nommer légataire de la moitié de ses biens. Pressé de jouir de cette fortune il dénonce le vieillard au gouvernement, comme un ennemi dangereux. D'Argenteuil est arrêté, mis en prison, et ne tarde pas à succomber de douleur. Bellegarde le venge en poignardant le scélérat, et va rejoindre ses compatriotes dans les forêts. Courcy est donc libre d'épouser Mathilde; mais celle-ci, atteinte de consommation, meurt entre ses bras. L'amant désolé se consacre à la religion et se fait bénédictin.

Tel est le squelette de ce roman. L'amour du héros et de l'héroïne y occupe la plus large place et s'exhale en de longues conversations, écrites d'un style fort naturel et pleines de bonnes choses, mais sans émotions pour le lecteur. Au lieu de ces larges et poétiques scènes de la vie indienne, telles que Cooper eût su les tracer, nous n'avons qu'un récit froid et sans animation, de coutumes déjà connues et plus ou moins banales. Cet ouvrage cependant a eu du succès en Angleterre, s'il en faut croire les éloges outrés de certains journaux.

#### AVANT D'AIMER.

Avant cet heureux jour, j'étais sombre et farouche;  
Mon sourcil se tordait sur mon front soucieux,  
Ainsi qu'une vipère en fureur, et mes yeux  
Dardaient entre mes cils un regard fauve et louche.

Un sourire infernal crispait ma pâle bouche;  
A cet âge candide où tout est pour le mieux,  
Je méprisais le monde et reniais les cieux,  
Disant tout haut : Où donc est-il ? que je le touche !



Et mon ange gardien, à son front blanc et pur,  
Ramenait en pleurant ses deux ailes d'azur,  
Et n'osait au Seigneur porter de tels blasphèmes !  
Aux saints épanchemens mon cœur était fermé ;  
Car je ne savais pas alors combien tu m'aimes,  
Et comment croire en Dieu quand on n'est pas aimé !

THÉOPHILE GAUTIER.

## Album.

Toutes les célébrités contemporaines s'en vont ! Voilà le marquis de Chabannes qui vient de mourir. Qui ne se rappelle les pamphlets dont pendant quinze ans il a poursuivi tout le monde ? On assure que cet *écrivain* fécond, qui jetait avec une égale profusion prose et vers à la tête de ses adversaires, dépensait par an près de *vingt mille francs* pour satisfaire son bizarre caprice. Quelle perte pour son imprimeur !

— On a fait le singulier calcul qu'en France il y avait 32,000 fous ou folles ; c'est-à-dire 1 aliéné sur 1,000 individus. Notez bien qu'il ne s'agit ici que des fous malades, que de fous qui vont peupler les hôpitaux et les maisons de santé, car si l'on avait à compter tous ceux qui jouissent de leur liberté, la proportion serait bien autrement forte.

— S. M. a écrit à l'auteur des *Enfans d'Édouard*, pour le féliciter du beau succès qu'il venait d'obtenir. La lettre est arrivée de Neuilly à une heure du matin. « Je ne veux pas me coucher, disait le » roi, sans vous féliciter, mon cher Ca- » simir, sur le beau succès que vous » venez d'obtenir, et que j'apprends à » l'instant même. Nous passerons une » bonne nuit tous les deux. »

## JOURNAL

## DES DEMOISELLES,

Paraissant le 15 de chaque mois,  
Avec une gravure, un dessin ou un modèle  
d'ouvrage de femme.

Prix de l'abonnement : 6 francs par an ;  
1 fr. 50 c. en sus p<sup>r</sup> les dép<sup>s</sup>, et 3 fr. p<sup>r</sup> l'étranger.

### ARTICLES COMPOSANT LE JOURNAL.

INSTRUCTION. — Histoire, Géographie, Astronomie, Histoire Naturelle, Physique, Chimie, Botanique, Droit, Hygiène.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. — Compte rendu des Ouvrages nouveaux qui peuvent être lus par les jeunes personnes.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Notice sur la Vie et les Ouvrages des Auteurs célèbres, Fragmens de ces Ouvrages avec la traduction française en regard.

ÉDUCATION. — Devoirs de Chrétienne, de Fille, de Sœur, d'Épouse et de Mère, enseignés sous la forme de Contes, Nouvelles, Mélanges, Poésie ou Leçons, Préceptes et Exemples de Morale adaptés à toutes les situations de la vie.

REVUE DES THÉÂTRES. — Analyse des Pièces nouvelles que les jeunes personnes peuvent aller voir.

ARTS. — Dessin, Peinture, Musique, Broderie, Tricots, Tapiserie, Modèles de Robes, Bonnets, Ouvrages de fantaisie, etc., etc.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE. — Art culinaire, Soins et Direction d'une Maison.

ÉPHÉMÉRIDES. — MOSAÏQUE.

### SOMMAIRE DU QUATRIÈME NUMÉRO.

Les Hirondelles, par M. N. — Revue Littéraire, par M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC. *Mémoires de Silvio Pellico de Saluces*. — Vittoria Colonna, fragment italien, par M. d'ARLENS. — Edith, traduit de M<sup>me</sup> Félícia Hemans, par M<sup>me</sup> ANABLE TASTU. — Les Jamelles, conte de Fées, par M<sup>me</sup> ESTHER DABILLON. — Un Jour de la Vie d'une Reine, par M<sup>lle</sup> ISAURE BIGOT. — Le Mont Rigby, par M. d'ARLENS. — La Pauvre Femme, par M<sup>me</sup> ANAIS SEGALAS. — Revue des Théâtres, par M. A. DELAFOREST. — Salon de 1833, par M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC. — Correspondance, par M<sup>me</sup> J. J. — Éphémérides. — Mosaïque.

On ne souscrit pas pour moins d'une année.

### ON S'ABONNE À PARIS,

Au Bureau du Journal, boulevard des Italiens, n<sup>o</sup> 2 L, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes de France et de l'Étranger.

A ce Numéro est jointe la planche 980.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n<sup>o</sup> 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N<sup>o</sup> 46, AU MARAIS.





*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21. près le passage de l'Opéra.  
 Chapeau en gros de Naples à ceulisse des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Dubert rue Ménars. Redingote  
 en mousseline brodée et doublée des M<sup>mes</sup> de la belle Anglaise rue de la Paix N<sup>o</sup> 20.

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34. Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid



M  
plus  
élég  
cide  
par  
dée  
coif  
tele  
se p  
pris  
lets  
gou  
ou  
épa  
les  
qu'  
den  
les  
tan  
bell  
tell  
-  
qui